

---

Battestini, Simon (dir.). – *De l'écrit africain à l'oral, le phénomène graphique africain*

Cécile Canut

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/13652>

DOI : [10.4000/etudesafriaines.13652](https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.13652)

ISSN : 1777-5353

**Éditeur**

Éditions de l'EHESS

**Édition imprimée**

Date de publication : 9 décembre 2008

Pagination : 866-868

ISSN : 0008-0055

**Référence électronique**

Cécile Canut, « Battestini, Simon (dir.). – *De l'écrit africain à l'oral, le phénomène graphique africain* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 192 | 2008, mis en ligne le 11 décembre 2008, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/13652> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.13652>

---

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Cahiers d'Études africaines

---

# Battestini, Simon (dir.). – *De l'écrit africain à l'oral, le phénomène graphique africain*

Cécile Canut

---

## RÉFÉRENCE

BATTESTINI, Simon (dir.). – *De l'écrit africain à l'oral, le phénomène graphique africain*. Paris, L'Harmattan, 2006, 318 p.

- 1 Résultat d'une journée d'étude tenue sous le même titre au Musée de l'Homme à Paris, en 2003, le recueil d'articles présentés par Simon Battestini a déclenché une vive polémique dans le milieu africaniste : pour en finir avec la suprématie d'une Afrique de l'oralité, l'auteur défend une Afrique de l'écriture. Composé de dix articles, de plusieurs documents iconographiques, d'une bibliographie et d'un index des auteurs, son homogénéité tient paradoxalement dans l'éclatement de la problématique, circonscrite de façon presque contradictoire entre la préface, de Simon Battestini, et la postface, très critique, de Jean Derive. Entre les deux, les articles viennent éclairer essentiellement les positions du premier selon des modalités variées (descriptions de systèmes d'écriture africains, présentations de nouvelles théories sémiologiques, perspectives philosophiques, etc.).
- 2 L'hypothèse défendue de manière radicale par Simon Battestini est celle, comme le titre l'indique, d'un renversement épistémologique nécessaire à l'appréhension des phénomènes culturels africains. Contre la réduction de l'Afrique à « la civilisation de l'oralité » résultant, selon lui, d'une vision ethnocentrique des modes africains d'inscription du sens, il propose une revalorisation des modes graphiques et de l'écriture en particulier pour en faire, dans le sillage de G. Calame-Griaule, un élément premier.

- 3 Au cœur de cette Afrique « inventée » par l'ethnologie occidentale, Simon Battestini relève les différentes formes de déni (civilisation « sans écriture ») caractérisant les études africanistes : ravalée à l'enfance des contes et des récits oraux, privée de toute capacité graphique, l'Afrique s'est vue en outre imposer le modèle de l'alphabet latin, véritable « fétichisme » occidental selon l'auteur, pour la transcription de ses langues. Contre le « mythe des civilisations orales » (défendu par Goody), la prétendue « révolution scripturale » donnée comme prémisse de l'histoire de l'humanité, ou encore « l'impensé » scripturaire de l'Afrique, la thèse d'un retour aux « savoirs endogènes » et aux conditions de production des signes graphiques sur tous types de supports défendue par Battestini le conduit à prôner la « refondation » du discours africaniste à travers la création de « l'ethnosémiotique ». Si l'écrit n'est nullement un « double » de l'oral (à quoi répond l'écriture orthographique et l'alphabet latin), il convient donc de revenir à l'étude des signes élaborée par Saussure et dont les linguistes se sont détournés pour se consacrer à l'oral. En s'appuyant sur les travaux de Anne-Marie Cristin, dont l'article d'ouverture (« Du support graphique à l'écriture ») insiste sur l'absence de liens nécessaires entre langue et écriture, Battestini a donc pour objectif de faire des « scripts », incluant tous les modes graphiques servant à conserver et transmettre les « savoirs endogènes », des éléments centraux de la production de sens en Afrique.
- 4 Dans sa postface, J. Derive, africaniste de « l'oralité », s'inscrit en faux : si les modes scripturaux n'ont jamais été occultés par les africanistes, la question concerne davantage l'appréhension de l'oralité, elle-même. Continuer de la percevoir négativement comme opposition à l'écrit ne fait que renforcer une dichotomie occidentale qui inscrit l'oral et l'écrit dans un schéma évolutionniste. Ce qui caractérise l'Afrique serait selon Derive sa résistance à la culture écrite de masse (ainsi qu'à l'Occident) et sa prédilection pour des modes de communication et de transmission orales, considérés comme bien supérieurs au « papier » figé par les traditionalistes.
- 5 Tous les articles ne défendent pas les positions pro-écriture de Battestini mais s'y inscrivent peu ou prou : certains (comme celui de Mlaili Condro sur les syllabaires vaï ou celui de Christiane Owusu-Sarpong à propos de l'inscription du sens chez les Akan) décrivent des modes scripturaux, d'autres s'attachent à la transcription actuelle des langues (dont Marcel Diki-Kidiri à travers son invention d'un nouveau type d'écriture non orthographique, ou G. Galtier qui revient sur l'imbroglio de la politique linguistique malienne). Les contributions de G. Calame-Griaule ou d'Alain Ménigoz – qui tente d'imposer un continuum textuel entre orature et écriture susceptible de transformer l'enseignement au Mali, en y insérant les pratiques scripturaires et des symboles anciens – défendent l'idée qu'une Afrique de l'écriture a été occultée.
- 6 Traitée en termes de patrimoine à conserver ou de systèmes cosmogoniques à transmettre, la dimension scripturaire est rattachée à une spécificité culturelle dont la mise en valeur répondrait, selon les auteurs, à « fonder des identités collectives ». Des communautés ? On s'étonnera donc d'un parti pris essentialiste qui fait écho aux positions adverses : selon les mêmes processus, l'Afrique (toujours *une*) est homogénéisée, coupée de toute dimension sociopolitique et ramenée à sa prétendue « ancestralité », une singularité à revaloriser. L'intérêt de cet ouvrage réside dans le fonctionnement de ces positions théoriques (pro-écriture comme pro-oralité) qui conforte, dans un cas comme dans l'autre, le culturalisme d'une ethnologie du début du siècle. En ce sens, « l'hypothèse d'une théorie unifiée de l'Afrique » fondée sur la notion

ontologiquement purifiée de « source vitale », *energia* (Sathya Rao) ou la perspective cognitiviste, revendiquée par Battestini, ne viennent que légitimer une assignation de l'Afrique à une différence de « nature ». Si l'article de S. Chaker (« Signes, écriture, identité chez les Berbères ») est le seul à sortir d'une optique strictement ethnologique, en insistant sur l'histoire et le rôle de l'esthétique dans les pratiques d'écriture, une vision essentialiste parcourt tout l'ouvrage, vision selon laquelle l'écriture serait la marque identitaire d'un peuple... Ce credo développé par les nationalistes européens lors de la formation des États-Nations peut-il faire l'objet d'une perspective scientifique ?